

Preamble

Le matin, Doug, mon mari, se réveille le plus souvent avant moi et reste au lit pour lire les nouvelles. À ses réactions – un grognement, un soupir, une exclamation –, je peux deviner comment la journée s’annonce.

Celle du 8 novembre 2016, la dernière de ma campagne pour devenir sénatrice des États-Unis, avait très bien commencé. Je la consacrai à rencontrer autant d’électeurs que possible et, bien sûr, je votai moi-même dans l’école de notre quartier, à deux pas de la maison. Nous étions d’excellente humeur. Nous avions réservé une salle immense pour la soirée électorale, et le lâcher de ballons était prêt. Avant cela néanmoins, pour respecter une tradition datant de ma toute première campagne, je devais dîner avec ma famille et quelques très bons amis. Mes tantes et cousins, ma belle-famille, la belle-famille de ma sœur, et d’autres encore, avaient fait le voyage des quatre coins du pays, et même de l’étranger, et nous avions prévu de nous réunir pour ce qui devait être, espérons-nous, un moment exceptionnel.

Je regardais par la vitre de la voiture, méditant sur tout ce que nous avions accompli, lorsque j’entendis l’un des petits grognements expressifs de Doug.

« Regarde un peu ça », dit-il avec gravité en me passant son téléphone. Les premiers résultats de l’élection présidentielle¹ com-

1. Le Jour des élections (Election Day), qui tombe toujours un mardi de début novembre, les Américains votent pour élire leur président, les membres du Congrès

mençaient à tomber. Et il se passait quelque chose d'inquiétant. Le temps que nous arrivions au restaurant, l'écart entre les deux candidats s'était déjà considérablement réduit. Moi aussi, en mon for intérieur, je grognais. Les projections du *New York Times* indiquaient que nous avions sans doute devant nous un long et sinistre suspense.

Nous nous installâmes pour le dîner dans un petit salon à l'écart de la salle principale du restaurant. Tout le monde était très ému, survolté, mais pas pour les raisons que nous avions envisagées. D'un côté, même si les bureaux de vote n'étaient pas encore fermés en Californie, nous étions optimistes pour ma candidature au Sénat. Mais tout en anticipant cette victoire conquise de haute lutte, nous consultations sans cesse nos écrans où, État après État, les chiffres de la présidentielle déroulaient un récit troublant.

Mon filleul Alexander, qui avait neuf ans, s'approcha à un moment de moi les yeux gonflés de larmes. Supposant que l'un des autres enfants de notre groupe l'avait vexé pour une raison ou une autre, je dis : « Viens me voir, mon grand. Qu'est-ce qu'il t'arrive ? »

Alexander leva le menton pour soutenir mon regard. Il répondit d'une voix tremblante : « Tatie Kamala, il ne faut pas que cet homme gagne. Il ne va pas gagner, quand même ? » L'inquiétude du petit garçon me fendit le cœur. Je refusais que quiconque fasse du mal de cette façon à un enfant. Huit ans plus tôt, nous avions été nombreux à verser des larmes de joie lorsque Barack Obama avait été élu à la Maison Blanche. Et maintenant, voir la peur d'Alexander...

Son père, Reggie, et moi le primes à l'écart pour le consoler.

« Alexander, tu sais que les superhéros, parfois, se retrouvent face à un très grand défi parce qu'un méchant se prépare à les attaquer ? Eh bien qu'est-ce qu'ils font, à ton avis, dans cette situation ?

— Ils ripostent ? dit timidement le petit garçon.

(Sénat et Chambre des représentants), et participent à diverses autres consultations (les élections de gouverneurs ou procureurs généraux d'État, par exemple, ou des référendums locaux). (*Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.*)

Préambule

— Exactement. Et ils ripostent avec émotion, parce que les meilleurs superhéros éprouvent des émotions très fortes, comme toi. Mais ils ripostent toujours, n'est-ce pas ? Alors c'est ce que nous allons faire. »

Peu après, l'Associated Press annonça ma victoire. Nous étions encore au restaurant.

« Je ne vous remercierai jamais assez d'avoir été avec moi à chaque étape et depuis tout ce temps, depuis si longtemps, dis-je à ma famille et à mes amis, tous ces gens qui m'apportaient une affection et un soutien extraordinaires. C'est tellement important pour moi. » J'éprouvais une immense gratitude, autant envers les personnes présentes dans cette salle qu'envers celles que j'avais perdues en chemin, en particulier ma mère. C'était un moment unique, à savourer – et je m'en accordai brièvement le temps. Mais bientôt, je reportai comme tout le monde mon regard vers la télévision et les résultats de la présidentielle.

Après le dîner, nous prîmes la direction de la salle où devait se dérouler notre soirée électorale, en présence de plus d'un millier de personnes rassemblées pour fêter ma victoire. Je n'étais plus simplement candidate. J'étais désormais une sénatrice élue – la première femme noire dans mon État, et la seconde dans l'histoire du pays, à décrocher ce titre. J'avais aussi été désignée pour représenter plus de trente-neuf millions de personnes, soit à peu près un Américain sur huit, de toutes origines et de tous horizons. C'était, et cela reste, une leçon d'humilité et un honneur extraordinaire.

Mon équipe m'applaudit et poussa des hourras lorsque j'entrai dans la loge derrière la scène. Tout nous semblait encore un peu irréel. Aucun de nous n'avait assimilé complètement ce qu'il venait de se passer. Ils formèrent un cercle autour de moi tandis que je les remerciais pour le travail qu'ils avaient effectué. Nous étions comme une famille, nous aussi, et nous avons vécu ensemble une aventure exceptionnelle. Certains m'accompagnaient depuis ma première campagne, treize ans auparavant, pour devenir

procureure de district¹. Mais à présent, près de deux ans après le début de notre campagne sénatoriale, nous avons une nouvelle montagne à gravir.

J'avais préparé un discours fondé sur la promesse de la victoire d'Hillary Clinton, qui aurait été la première femme élue présidente des États-Unis. Je laissai de côté ce texte devenu inutile avant de gagner la scène pour parler à mes supporters. J'embrassai la salle du regard. Elle était pleine à craquer, de la fosse au balcon. Beaucoup de gens qui suivaient les résultats nationaux en direct semblaient en état de choc.

Je leur dis que nous avons du travail devant nous. Les enjeux étaient immenses. Nous devons nous promettre de rassembler notre pays, de faire le nécessaire pour protéger nos valeurs fondamentales et nos idéaux. Pensant à Alexander et à tous les enfants, je posai cette question :

« Allons-nous reculer ou nous battre ? Moi je dis, il faut se battre. Et c'est ce que je compte faire ! »

Plus tard nous rentrâmes à la maison avec quelques membres de la famille venus de loin qui logeaient chez nous. Nous passâmes tous par nos chambres pour nous mettre en tenue décontractée, avant de nous retrouver dans la grande pièce de vie. Certains s'installèrent sur les canapés, d'autres par terre. La télévision captiva très vite notre attention à tous.

Personne ne savait trop comment réagir. Chacun encaissait le choc à sa façon. Assise avec Doug sur un canapé, je dévorai un paquet entier de Doritos nature. Sans proposer la plus petite chips à quiconque.

Mais j'avais déjà compris ceci : si une campagne était derrière nous, une autre s'annonçait dans laquelle nous allions tous devoir nous engager. Cette fois, pour défendre l'âme de notre nation.

1. Procureur de district : en anglais le fameux *district attorney*, qui remplit à peu près les fonctions du juge d'instruction et celles du procureur en France. C'est un élu qui a sous ses ordres toute une équipe de procureurs recrutés. Kamala Harris a été élue deux fois à ce poste, en 2003 et en 2007.

Préambule

Dans les années qui ont suivi cette élection fatidique, nous avons vu une présidence américaine s'aligner sur les tenants de la suprématie blanche au niveau national et copiner avec des dictateurs à l'international ; arracher des bébés des bras de leurs mères en violation manifeste de leurs droits élémentaires ; accorder d'énormes réductions d'impôts aux multinationales et aux riches tout en ignorant la classe moyenne ; contrecarrer la lutte contre le changement climatique ; saboter l'accès aux soins de santé et compromettre le droit des femmes à être maîtresses de leur corps. Tout cela en agressant verbalement à peu près tout et tout le monde, y compris le principe même d'une presse libre et indépendante.

Nous valons mieux que cela. Les Américains savent que nous valons mieux que cela. Mais nous allons devoir le prouver. Nous allons devoir nous battre pour ce que nous sommes.

Le 4 juillet 1992, Thurgood Marshall¹, l'un de mes héros, qui m'a toujours tellement inspirée, prononça un discours dont les mots ont une résonance profonde aujourd'hui : « Nous ne pouvons pas faire l'autruche, dit-il. La démocratie ne peut tout simplement pas prospérer dans la peur. La liberté ne peut pas s'épanouir dans la haine. La justice ne peut pas prendre racine dans la fureur. Les Américains doivent se mettre au travail [...]. Nous devons rompre avec l'indifférence. Nous devons rompre avec l'apathie. Nous devons rompre avec la peur, la haine et la défiance. »

Ce livre est né de cette exhortation à agir, et de la certitude qui est la mienne que parler vrai doit être l'alpha et l'oméga de notre combat.

Je crois qu'il n'existe pas d'antidote plus puissant et prometteur aux problèmes de notre époque qu'une relation de confiance mutuelle. La confiance, cela s'accorde et cela se reçoit. Et l'un des ingrédients essentiels d'une relation de confiance, c'est de se dire la vérité. Les propos que nous tenons comptent. La signification

1. Thurgood Marshall (1908-1993). Juriste, célèbre défenseur de la cause des Noirs et pourfendeur de la ségrégation raciale, il fut aussi le premier Noir nommé à la Cour suprême.

que nous donnons aux mots. La valeur que nous leur prêtons – et qu'autrui leur prête.

Nous ne pourrions pas régler nos problèmes les plus difficiles si nous ne les formulons pas avec honnêteté, si nous ne sommes pas prêts à tenir certaines conversations difficiles et à accepter l'évidence des faits.

Il faut parler vrai : le racisme, le sexisme, l'homophobie, la transphobie et l'antisémitisme sont bien réels dans ce pays, et ce sont des forces auxquelles nous devons nous opposer. Il faut parler vrai : à l'exception des Amérindiens, nous sommes tous les descendants de personnes qui ne sont pas nées sur nos rivages – que nos ancêtres soient venus en Amérique de leur plein gré, dans l'espoir d'un avenir prospère, ou sous la contrainte à bord d'un négrier, ou par désespoir pour échapper à un passé éprouvant.

Nous ne pourrions pas bâtir une économie qui offre aux travailleurs américains une vie digne et convenable si nous ne commençons pas par parler vrai : aujourd'hui, il est demandé aux gens de faire davantage avec des revenus moindres, et de vivre plus longtemps dans une précarité qui va croissant. Les salaires n'ont pas augmenté depuis quarante ans, alors que les coûts de la santé, de l'enseignement et de l'immobilier ont grimpé en flèche. La classe moyenne vit au jour le jour.

Nous devons parler vrai, aussi, au sujet de notre crise de l'incarcération de masse : nous jetons en prison, sans bonne raison, davantage de prévenus qu'aucun autre pays de la planète. Nous devons parler vrai au sujet des brutalités policières, des préjugés raciaux, et de l'assassinat de tant d'hommes noirs désarmés. Nous devons parler vrai au sujet des laboratoires pharmaceutiques qui ont inondé d'opiacés addictifs des communautés sans méfiance, et au sujet des prêteurs sur salaires et des écoles privées de formation supérieure qui saignent des Américains vulnérables et les accablent de dettes. Nous devons parler vrai au sujet des entreprises cupides et prédatrices qui ont fait de la dérégulation, de la spéculation financière et du négationnisme climatique un véritable credo. Et j'ai l'intention de faire exactement cela.

Préambule

Ce livre, je ne l'ai pas écrit pour défendre une plateforme électorale, encore moins un programme en cinquante points. C'est plutôt un assemblage d'idées, de points de vue, d'histoires tirés de ma propre vie et des vies des nombreuses personnes que j'ai rencontrées sur ma route.

Deux petites choses encore avant de nous lancer :

Tout d'abord, mon prénom se prononce « comma-la¹ » et signifie *fleur de lotus* – un symbole important dans la culture indienne. Le lotus se développe dans l'eau, sa fleur s'élevant au-dessus de la surface tandis que ses racines s'implantent vigoureusement au fond de la rivière.

Ensuite, je veux que vous sachiez à quel point ce livre est personnel. Il contient l'histoire de ma famille. L'histoire de mon enfance. L'histoire de la vie que j'ai bâtie. Vous allez faire connaissance avec ma famille et mes amis, mes collègues et mon équipe. J'espère qu'ils vous inspireront autant d'affection qu'à moi, et qu'à travers mon récit vous verrez que rien de ce que j'ai jamais accompli, je n'aurais pu le faire seule.

– Kamala, 2018.

1. Et en anglais, ce « comma » se prononce comme le mot *comma* qui veut dire « virgule ».